

Pratiques signifiantes de l'insignifiance

Réjean Beaudoin

Volume 37, Number 4 (220), August 1995

Littérature et théorie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32324ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, R. (1995). Pratiques signifiantes de l'insignifiance. *Liberté*, 37(4), 57-68.

RÉJEAN BEAUDOIN

PRATIQUES SIGNIFIANTES DE L'INSIGNIFIANCE

Il n'y a pas de critique possible sans une théorie de la littérature. Ce qui s'y oppose, c'est le bavardage, la confusion mentale et l'obscurantisme.

Marc Angenot, *Glossaire pratique de la critique contemporaine*, p. 208.

Je suis professeur, critique littéraire et chercheur, mais aussi peu théoricien que possible, bien que le recours à la théorie soit aujourd'hui estimé incontournable en vertu de la pression unanime des milieux dans lesquels se déroule la majorité des activités qui sont les miennes, par goût autant que par métier. C'est pourquoi penser à ce sujet est d'abord pour moi reconnaître l'effet d'une contrainte. Je m'y vois forcé parce que la littérature m'intéresse et que tout ce qui s'y rapporte dans mes lectures est devenu incompréhensible sans la médiation d'une instance théorique omniprésente. Mais je pourrais aussi bien renverser la proposition et dire que la médiation (dans sa pluralité même, sinon dans sa cacophonie) me rend la littérature de plus en plus incompréhensible. Le mot théorie appelle d'ailleurs en moi un état de nébulosité croissante qui recouvre aussitôt l'effort de vouloir

y penser et la forme vaporeuse de ce recouvrement engourdit la tentation de sonder une bonne fois la circularité, l'usage et la fonction du vaste complexe métadiscursif qui s'est installé peu à peu au cœur de mes rapports avec la littérature.

Quand je pense à la théorie, c'est la vacuité tapageuse de sa rumeur ambiante qui me vient la première à l'esprit. De ce grand bruit rempli de néologismes, je ne retiens que l'hermétisme prétentieux. Loin d'être perçue comme la généralisation d'un vice de forme logique, l'amplification sonore du sophisme est au contraire acclamée comme le régime normatif d'une nouvelle rhétorique de la scientificité. Le nom fétiche et galvaudé de la science est en effet l'opérateur magique de toutes les constellations théoriques en continuelle expansion à l'horizon de la pensée contemporaine. La théorie littéraire ne m'inspire ni crainte ni respect. Elle ne réveille que la méfiance provoquée par son verbalisme et son psittacisme, aliments liquides dont elle me paraît essentiellement nourrie. Son divorce est consommé avec l'objet de son activité. Émancipée de toute fonction ancillaire au profit de la connaissance d'une réalité quelconque, elle n'a plus d'autre référence ni d'autre préoccupation que sa propre finalité, elle ne s'adresse plus qu'à elle-même et ne s'applique efficacement qu'à compléter le procès de son autonomisation en tant que dernière instance des savoirs anciens et nouveaux dont elle redistribue la variété taxonomique et coordonne (mal) les visées respectives au sein de ce que certains appellent la nouvelle culture lettrée¹ (euphémisme pour

1. L'expression appartient à Stéphane Santerres-Sarkany, *Théorie de la littérature*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990 (je parle de ce livre dans ma chronique sur la littérature québécoise, dans le présent numéro). La désignation est significative en ce qu'elle illustre la pudeur des théoriciens à employer le mot littérature. La liste des substituts

désigner l'autopsie de la littérature). Au cours de ce processus autorégulateur, la théorie a fini de dissoudre la littérature dont elle avait, au point de départ, tenté de rendre compte d'une façon spécifique, objective et rationnelle.

Dans ce contexte, il n'est plus possible de croire que la théorie s'efforce de mieux définir la littérature. Si cette ambition a jamais été l'un de ses premiers motifs, elle y a apparemment renoncé, car les chercheurs semblent désormais s'accorder sur le fait que l'objet des innombrables travaux qui prennent la littérature pour corpus n'a rien de proprement littéraire. Pour beaucoup de spécialistes, la littérature est une pratique langagière que rien ne distingue formellement des autres discours sociaux dont elle ne serait qu'un cas parmi d'autres, dans un ensemble fort divers où la publicité, l'idéologie, la mode, la presse et l'histoire, par exemple, sont passibles des mêmes procédures méthodologiques et des mêmes questionnements. Si la littérature a perdu sa spécificité (ce qu'on appelait naguère la littérarité), il faut bien admettre que les études littéraires ne sauraient avoir d'objet qui leur soit propre : « Nous savons tous que l'objet desdites "études littéraires" est, et demeurera, *évanescents*² », souligne encore Marc Angenot dans un article récent.

Ce que je nomme ici théorie demande évidemment à être mieux circonscrit, parce que la délimitation exacte des pratiques théoriciennes actuelles est loin d'être évidente. Ce qui m'occupe, c'est la globalisation des effets convergents qui en résultent dans le champ littéraire,

lexicaux (système signifiant, texte, discours) qui ont refoulé l'usage du mot littérature dans la terminologie critique et théorique des dernières années fournirait un bel objet d'étude.

2. Marc Angenot, « Méthodes des études littéraires, méthodes des sciences sociales et historiques », dans *Paragraphes*, n° 8, 1992, p. 14.

quelles que puissent être la variété et la fantaisie des thèses qui s'y affrontent. La théorie n'est plus seulement une activité spéculative réservée aux seuls théoriciens en vertu de leur propre spécialisation. Tout ce qui s'écrit aujourd'hui sur la littérature inclut une part plus ou moins grande et plus ou moins rigoureuse de concepts, de propositions et de postulations dont le métadiscours passe nécessairement par l'oblitération d'un visa théorique. Toute la production intellectuelle reliée à l'enseignement, à la recherche et à la critique littéraire, pour m'en tenir à ce que je connais le moins, est annexée à l'empire du théorique, réduite à son envahissante colonisation. On ne peut plus rien dire ni rien écrire sur rien dans ces trois sphères sans la haute autorité d'une imperméable couverture théorique. Est-il même possible de penser sans elle ?

Mon sentiment devant la théorie qui s'est répandue dans les études littéraires contemporaines en est un d'indifférence mêlée d'agacements tenaces et d'indignations sporadiques. Ce que je vais en dire, je m'y résous de mauvais gré. Non que je craigne de m'aventurer dans ce que je ne connais qu'à moitié et, en fait, assez mal, mais par souci de ne pas trop appauvrir le silence que je préférerais au fond garder. Si je cède à la tentation de donner forme à ce sentiment malaisé, c'est sans doute à cause de l'effet coercitif qu'ont fini par produire les manifestations courantes de l'activité théorique. Il ne s'agit pas seulement d'une nomenclature d'auteurs, de textes, d'idées, de savoirs, ce qui serait peut-être une sorte d'enrichissement³. C'est plutôt d'une fine poussière de fragments pulvérisés qu'il faut parler pour désigner cette grande nébuleuse dont l'implosion a fait bouger

3. À la manière des sommes monumentales de la Renaissance ou de *L'Encyclopédie*.

l'ensemble de l'interprétation critique des phénomènes sociaux, culturels, historiques et littéraires, sans parler des appareils institutionnels qui les permettent. Cette véritable fission atomique de la connaissance a été maintes fois réalisée en laboratoire depuis une vingtaine d'années. Au cours des années 1970, l'opération semblait indissociable d'un progrès indubitable de la connaissance.

Le Texte, au sens moderne, actuel, que nous essayons de donner à ce mot, se distingue fondamentalement de l'œuvre littéraire : ce n'est pas un produit esthétique, c'est une pratique signifiante ; (...) ce n'est pas un objet, c'est un travail et un jeu ; (...) le Texte excède l'ancienne œuvre littéraire ; il y a, par exemple, un Texte de la Vie, dans lequel j'ai essayé d'entrer par l'écriture à propos du Japon⁴.

Tant qu'elle se trouvait constituée en discipline distincte et qu'elle avait pour tâche de discerner la nature des différents objets de connaissance, la théorie conservait une certaine lisibilité et une fonction non moins certaine. On pouvait en concevoir plus ou moins l'intérêt spéculatif et la valeur méthodologique. Mais, aujourd'hui, la théorie n'est souvent qu'une déclaration sommaire d'allégeance politique et idéologique dans la cité intellectuelle. Postmoderne ou postcoloniale, féministe ou gaie, transculturelle ou interdiscursive — mais toujours interdisciplinaire —, l'épistémologie générale de la raison sociodiscursive est en réalité l'avant-garde d'une forme de militantisme inédit, qui a choisi le marché des biens symboliques comme champ de bataille et l'université comme moyen d'action. Son enjeu, c'est de transformer en objet d'étude scientifique une conscience minoritaire ou autrement opprimée dans ses conditions d'émergence

4. Roland Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, p. 13.

historique. La théorie légitime ainsi l'existence politique de nouveaux sujets plus ou moins marginalisés au moyen d'un formulaire initiatique dont la science surveille gravement l'ordonnance rituelle, comme au temps de Molière. La littérature joue alors le rôle du patient qui ne peut que faire les frais d'une cérémonie où il n'aura jamais le dernier (ni le premier) mot : les théoriciens sont dans la position des médecins du XVII^e siècle. Moins soucieux de la portée et de la cohérence de leurs propositions que de la scène médiatique de leur discours, ils ne s'intéressent pas tant à la connaissance qu'au prestige de la corporation. Peut-être ne sont-ils pas responsables de cet état de fait, puisqu'ils ne sont même pas les principaux ni les premiers agents de la pensée théoricienne qui s'est évadée de leurs constructions pour se répandre d'elle-même, à la manière d'une parole réifiée, comme le moulin à prières de toutes les langues de bois.

Il existe une relation plutôt étonnante entre la littérature et la prolifération des approches théoriques qui prétendent à la tâche de l'étudier. Plusieurs influences majeures venues d'autres disciplines ont fourni de nouveaux concepts aux études littéraires. Sans juger sommairement les renouvellements appréciables qui ont parfois résulté de ces apports, il est évident que le sens de la critique littéraire, telle qu'elle se pratiquait auparavant, s'est maintenant renversé : là où il s'agissait de la lecture ou de l'étude des œuvres littéraires en vue de les présenter au public ou d'en proposer une explication, ou encore dans le but d'établir les faits pouvant fonder leur interprétation, on ne trouve plus que des recherches appuyées sur diverses médiations théoriques (psychanalyse, théorie du Texte, théorie du récit ou sémiotique narrative, théories de la lecture ou de la réception, etc.). L'ensemble de ces études porte essentiellement sur l'appareil théorique lui-même : les œuvres littéraires ne

sont que les prétextes d'un métadiscours savant qui ne poursuit que ses propres finalités.

À qui s'étonnera de l'outrance de ma réaction, je préciserai que je n'ignore pas ce qu'il peut y avoir de contestable dans ma conception d'un lieu théorique tel que celui que je tâche de désigner ici. On pourra me corriger sur la définition des mots et m'expliquer que tout ce qui fait l'objet de ma protestation n'a rien à voir avec les pratiques théoriciennes à proprement parler. On m'apprendra en outre que le réductionnisme généralisé que je m'efforce de pourfendre ne peut atteindre qu'incidemment et d'une façon toute partielle le cœur de l'entreprise théoricienne en marche à notre époque. En somme, on me démontrera que j'ai tout bonnement confondu le parasite avec le corps de l'organisme symbiotique et que le propre du travail théorique se distingue parfaitement du phénomène de contamination global auquel j'ai tenté de l'associer. La nécessité et la pertinence de la recherche théorique ne sauraient donc être affectées par la dégradation qu'il leur arrive de subir en vertu de différents mécanismes de dissémination intellectuelle d'ordre institutionnel. Cette mésappropriation accidentelle, me dira-t-on encore, n'est que l'autre versant de l'interdiscursivité étendue qui rejoint l'une des lois fondamentales des systèmes symboliques régissant les sociétés modernes et il n'existe malheureusement pas de correctif efficace dont l'entreprise théoricienne puisse se munir afin d'échapper aux effets complexes de ce caractère dérivationnel des discours qu'elle apprend au moins à connaître, mais qui peut aussi jouer à l'encontre de ses plus précieux acquis.

Avec ces objections, je tomberai largement d'accord, non sans ajouter toutefois que mon propos n'a jamais été de faire la critique de la raison théorique, tâche pour laquelle j'avoue aisément mon insuffisance. Tout ce que

j'ai voulu dire (mais je conviens encore une fois que le silence aurait sans doute mieux valu), c'est que « le bavardage, la confusion mentale et l'obscurantisme » ne me semblent plus être l'apanage des opposants à la théorie de la littérature, comme l'écrivait Marc Angenot, il y a une quinzaine d'années. La triste trilogie a bien fait sa place au sein de la langue théorique qui, je tiens à le répéter, n'est plus désormais parlée par les seuls théoriciens, mais par le tout venant de la recherche et de la critique, c'est-à-dire par beaucoup de polygraphes respectables à qui on ne saurait accorder d'emblée le titre de théoricien ni reconnaître la pratique qui le définit.

Des ouvrages théoriques, je ne prétends certes pas n'en avoir jamais lus, ni que leur fréquentation ne m'ait rien appris, non plus qu'ils aient toujours déçu les attentes que j'y ai investies. Après tout, le choix d'ignorer la théorie n'en est pas vraiment un, puisque ses retombées, si l'on veut bien me permettre ce mot, sont aussi volatiles que l'air qu'on respire dans le contexte actuel des études littéraires. Mon point de vue est modeste : je suis lecteur par goût et par profession. Là où je suis, il n'y a plus guère de place à l'abri du théorique, lequel est une puissance diffuse — non pas simplement un discours spécialisé —, je le répète. Hors de la théorie, point de critique. C'est très exactement la portée de la phrase de Marc Angenot mise en épigraphe de mon article. Cette phrase précise également les seuls refuges où il est encore loisible de se retrancher : bavardage, confusion et obscurantisme. Mais je crois qu'il est indispensable de relire ce texte de Marc Angenot. Il s'agit de l'entrée « théorie de la littérature » dans le *Glossaire pratique de la critique contemporaine*⁵. L'auteur insiste dès le début sur le fait que le théoricien de la littérature ne

5. Montréal, Hurtubise HMH, 1979, 223 pages.

s'apparente nullement au savant positiviste enfermé dans les « compartimentages du modèle scientifique dominant » ; il s'oppose à la « causerie (...) qui a dominé longtemps dans l'institution ». La critique littéraire traditionnelle relève d'un discours hérité des salons où fleurissait l'art de la causerie. Aujourd'hui, conclut Angenot, « Il n'y a pas de critique possible sans une théorie de la littérature. Ce qui s'y oppose, c'est le bavardage, la confusion mentale et l'obscurantisme. »

Il importe de remarquer que cette phrase vient d'un ouvrage didactique qui constitue une excellente compilation des savoirs au carrefour desquels s'alimente la recherche littéraire du dernier quart de siècle. La diffusion importante de l'ouvrage et sa vocation pédagogique confèrent quelque chose d'encore plus tranchant à l'affirmation péremptoire de l'auteur, car les objectifs et la matière de son livre s'adressent au public des professeurs et des étudiants, c'est-à-dire à des lecteurs professionnels (ou qui se préparent à le devenir). Il n'est pas impossible de penser que ce public, tout averti et prudent qu'il puisse être, puisera surtout des renseignements exacts dans le *Glossaire* et ne se souciera pas d'abord de « déconstruire » des énoncés idéologiques. En tant qu'outil de recherche, le *Glossaire* appartient par définition à la catégorie des dictionnaires et des ouvrages de référence, répertoires d'informations indispensables à la production intellectuelle. Les instruments de recherche ne sont pas neutres, on le sait, mais ils adoptent généralement les formes convenues de l'objectivité, en vertu d'une tradition bien établie quant à la fonction de ce genre de textes qui se présentent comme un ensemble d'informations répertoriées dans un champ du savoir. Et c'est bien ainsi, en tant qu'affirmation établie sur un savoir légitimé et crédible, que sera lue la phrase citée. À ce titre, elle demande une analyse, parce qu'elle relève d'une

énonciation complexe. C'est une proposition signée, qui décrit une position scientifique autorisée par d'autres signatures.

Marc Angenot est le sujet de l'énonciation comme de l'énoncé de la phrase citée, mais à des degrés divers, car l'instance scientifique s'exprime également en tant que corpus dans la définition donnée et dans la série paratextuelle des glossaires. Dans cette entrée, par exemple, l'auteur du *Glossaire* cite le théoricien Roman Jakobson dans un texte qui affirme que « La *causerie* ne connaît pas de terminologie précise. Au contraire la variété des termes, les mots équivoques... sont des qualités qui apportent du charme à la conversation⁶ ». Il n'est pas seulement dit dans cet article que la théorie de la littérature est devenue nécessaire à la critique littéraire, mais que toute objection à une semblable théorie tombera en dehors des limites de la discussion théorique, parce que la résistance à cette construction théorique ne saurait s'appuyer que sur des bases dépourvues de fondement raisonnable. Énonciateurs et énonciataires sont ici bouclés dans un lieu théorique, sans aucune autre issue que la ténèbre extérieure de l'ignorance et de la mauvaise foi. L'effet de ce discours est, sauf erreur, de faire prendre la parole à la théorie elle-même, grâce au relais de l'auteur (Angenot), de la citation (Jakobson) et du paratexte (glossaire), trois embrayeurs de l'énonciation de la phrase citée. C'est ainsi que la théorie parlante s'énonce en se détachant du fond noir et bruyant d'une menace située en deçà du discours : *bavardage*, *confusion*, *obscurantisme* (mots employés cette fois par Angenot seulement) sont les adversaires qualifiés et disqualifiés par un sujet qui constitue la théorie de la littérature (entendue selon

6. Cité par Marc Angenot, *op. cit.*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979, p. 208.

Jakobson et Angenot, mais aussi selon « la plupart des théoriciens littéraires actuels ») en parole instituée, sinon en loi qui a le pouvoir de réduire au silence des opposants confondus dans un même bruit. Du côté de la lecture, celle des usagers de cet outil de recherche, comment faut-il entendre cette phrase ? Comme une position polémique ou comme un énoncé théorique ? Nommé, l'adversaire n'est toutefois pas admissible à la discussion ; il n'est évoqué que pour être aussitôt écarté comme interlocuteur valide du sujet théoricien.

Que signifie tout ceci ? On peut dire et penser tout ce qu'on voudra, mais il n'y a plus moyen de le faire entendre en dehors du lieu théorique que je viens de nommer. Suis-je en train d'imaginer un complot qui n'existe que dans ma cervelle trop étroite pour la théorie, temple où je n'entrerai plus sans me prosterner, répétant humblement les formules qui me garderont de sombrer dans le délire de mes propres mots ? J'ai dû faire une contre-lecture. Quelles sont donc les lectures théoriques qui m'apparaissent utiles ou nécessaires ? Lesquelles me semblent légitimement fondées ? Je préfère m'en tenir à une conception d'instrumentalité de la démarche théorique, comme la formule énergiquement Fernand Dumont : « La théorie n'est pas un gaufrier dans lequel il suffirait de verser la matière de l'histoire pour en faire sortir l'interprétation adéquate. Elle permet de dresser un échafaudage afin que s'exerce l'analyse ; celle-ci effectuée, il n'est pas indispensable de laisser en place échelles et tréteaux⁷. »

À l'entrée « théorie de la littérature » du *Glossaire* de Marc Angenot, je me demande finalement s'il n'y aurait pas, dans *un travail et un jeu* de déplacement, un objet

7. Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 18.

théorisable qui serait justement *le travail et le jeu de la théorie*. Je m'explique. En chassant le verbiage de la critique littéraire aimablement diserte de jadis, la théorie aura renversé la situation : elle s'est approprié ledit verbiage pour le renouveler de fond en comble et le retirer de la parole commune, faisant œuvre de le rétablir et de le consacrer, non sans le déporter, il est vrai, à l'horizon universel du savoir scientifique. Largement entérinée par les chercheurs du monde entier (sans mettre fin pour autant à leurs divergences), l'opération a été couronnée de succès, de sorte qu'il n'y a plus de théorie possible sans effacement de la littérature. Ce qui travaille à sa dissolution, *c'est le bavardage, la confusion mentale et l'obscurantisme* de la théorie. Déchue de son hégémonie bourgeoise, la littérature a fait tous les frais du renversement, sans que personne ose s'en inquiéter, puisque toute résistance assumerait une position réactionnaire. De la littérature ne reste que la trace résistante de sa réduction progressive (dans tous les sens du mot) en faveur de la théorie libératrice. *Abymée* dans l'état de sa disparition, la littérature prend enfin la mesure de son insignifiance au regard des pratiques (dites) signifiantes.